

Le feuilleton d'André Brincourt

Jean Carrière : de la musique avant toute chose

Avez-vous vu souvent Jean Carrière à la télévision ? Ce « Goncourt », qui en a douloureusement mesuré le prix (1), semble habiter sur une autre planète, sans visa pour le landerneau. « *La littérature n'est qu'un pis-aller, mieux vaudrait brouter l'herbe comme une vache que de se tourner le fer dans la plaie.* » J'imagine que, s'il avait eu droit au questionnaire de Pivot, le mot, pour lui, « le plus inquiétant » aurait peut-être été *carrière*. Moins pour rappeler le compte qu'il n'arrive toujours pas à régler avec lui-même que pour préciser l'antinomie parfaite, et parfaitement entretenue dans ses propos, entre son désir d'écrire et le rôle d'écrivain qu'il se refuse à jouer. Tout avait à la fois bien et mal commencé avec *L'Épervier de Maheux*. Je me souviens qu'à la sortie du livre, quatre mois avant son Goncourt, signalant le talent de cet auteur inconnu en éditorial du *Figaro littéraire* (2), j'avais retenu cette réflexion singulière du futur lauréat : « *Parfois l'exception ne confirme pas la règle, elle lui fait honte.* » Le fier *Épervier* était-il une exception ? Il faut toujours aller au-delà des inquiétudes. La part (celle-ci honteuse) de l'insouciance critique n'a qu'un avantage : le retour à l'innocence. *Le Fer dans la plaie* est justement un roman qui s'adresse aux esprits non prévenus. J'ai aussitôt été séduit par le ton. Décidément, Jean Carrière n'est pas prisonnier de son temps – je veux dire : de son époque. Il sait se délivrer de tout ce qui, à tort ou à raison, caractérise le roman d'aujourd'hui et ne cède à aucune de ses complaisances. Bref, nous trouvons dans son dernier livre un sujet et des personnages – mieux encore : un sujet à la merci de ses personnages. Quel est le sujet ? Deux amis, Quentin et David, sont ensorcelés par la musique de Debussy à la suite d'une représentation de *Pelléas et Mélisande* au Metropolitan Opera. Avec la complicité de l'interprète de Mélisande, ils inventent comme par jeu de laisser peu à peu cet opéra (mais n'est-ce pas un antiopéra ?) se substituer à leur propre existence. Ils deviennent à la fois héros et victimes d'une fiction qui abolit la réalité, dicte les gestes et les

mots, conditionne leurs rapports, détermine leur destin. Une manière symbolique (nous sommes avec *Pelléas* en plein symbolisme) et faustienne (voilà bien « le fer dans la plaie ») d'évoquer le pouvoir absolu de l'art se rendant maître de la vie. On voit aussitôt l'ambition du livre, et la difficulté de le rendre admissible, accessible sur le plan romanesque. Il faut féliciter Jean Carrière d'avoir, pour l'essentiel, réussi son tour de force. Je dis l'essentiel, car nous entrons dans la fable avec le minimum d'artifices et le maximum de subtilités. Cela tient à la nature des personnages et au double phénomène de possession et de dépossession : au-delà du caractère obsessionnel que prend ici l'opéra de Debussy, nous sentons chez chacun, et principalement chez Quentin, le meneur de jeu, le point de

base où la fiction entraîne la réalité, soumet celle-ci à ses sortilèges. Quentin nous est présenté comme un être fascinant, provocateur, pervers et impuissant. Il cherche déjà à compenser l'impuissance en se référant à l'univers fictif des bons auteurs (ne viole-t-il pas une fille avec l'épave de mais cher à Faulkner ? On peut faire de la littérature au lieu de faire l'amour). Du reste, sous son influence, le trio ne vit bientôt que dans le surmonde des arts et des lettres. Mais c'est la musique qui leur permettra le mieux de « déchiffrer » la vérité d'un monde que la réalité leur cache. « *La vraie vie est ailleurs* », n'est-ce pas ? Le symbolisme de *Pelléas et Mélisande* devient exemplaire, dans ses promesses et ses outrances. Maeterlinck ne nous ouvrirait-il pas l'outre-monde, l'Allemonde, Orlamonde ?

Trois personnages à la fois héros et victimes d'une fiction qui abolit la réalité. Une manière d'évoquer le pouvoir de l'art se rendant maître de la vie.

bascule où la fiction entraîne la réalité, soumet celle-ci à ses sortilèges. Quentin nous est présenté comme un être fascinant, provocateur, pervers et impuissant. Il cherche déjà à compenser l'impuissance en se référant à l'univers fictif des bons auteurs (ne viole-t-il pas une fille avec l'épave de mais cher à Faulkner ? On peut faire de la littérature au lieu de faire l'amour). Du reste, sous son influence, le trio ne vit bientôt que dans le surmonde des arts et des lettres. Mais c'est la musique qui leur permettra le mieux de « déchiffrer » la vérité d'un monde que la réalité leur cache. « *La vraie vie est ailleurs* », n'est-ce pas ? Le symbolisme de *Pelléas et Mélisande* devient exemplaire, dans ses promesses et ses outrances. Maeterlinck ne nous ouvrirait-il pas l'outre-monde, l'Allemonde, Orlamonde ?

conquête. Ce pourrait être le vrai sujet de cet ambitieux roman : vérifier le pouvoir de la musique au-delà de ses raisons. « *Le art n'imité pas la nature, mais la conquiert.* » On nous l'a dit. Et c'est, soumise à son pouvoir, que « *la nature imite l'art.* » On nous l'a dit aussi. Jean Carrière (qui dans son surmonde multiplie les références aux auteurs) fait l'économie de citer Malraux et Oscar Wilde. Il fait, sur un point capital, confiance à ses lecteurs. Il les a choisis avertis.

(1) *Le Prix d'un Goncourt*, Laffont 1989.
(2) Dans un article intitulé « Le Chant de l'Aiguilou », (22 juillet 1972).

Le Fer dans la plaie
de Jean Carrière
Flammarion, 129 F.

MAURICE G. DANTEC

Un cyberpunk philosophe

Sébastien Lapaque

C'est un Olmi, objet littéraire non identifié : six cent cinquante pages de carnets dans lesquels Maurice G. Dantec parle un peu de lui, de son exil à Montréal, de ses lectures, de son travail d'écrivain, et beaucoup du monde, des guerres présentes et passées, de la révolution de l'économie, des nihilismes modernes, des lendemains humiliés et des surlendemain possibles. Un journal de l'année 1999, qui est tout sauf « intime » « tout à fait privé et généralement tenu caché aux autres » (Le Robert). L'écrivain l'annonce « *métaphysique et polémique* ».

Amas baroque de jugements, de poèmes, de notes, d'aphorismes, de conversations, de commentaires, de lectures, d'évocations, de digressions, d'éloges, de théories, de citations. *Le Théâtre des opérations* aurait pu paraître comme certain livre situationniste naïgère : revêtu d'une couverture en papier de verre impossible à ranger à côté d'un autre ouvrage sur les rayons d'une bibliothèque. C'est un livre seul, comme *La Sirène rouge* et *Les Racines du mal*, deux « Série



Maurice G. Dantec : un Rebatet sous acid. (Photo Jacques Sassié.)

Maurice G. Dantec, demiurge de la famille du Dieu soud du troisième *Chant de Maldoror*, aime faire craquer les coutures des collections dans lesquelles il publie.

Né en 1959, initié au roman noir par Jean-Bernard Pouy, son surveillant au lycée d'Ivry, l'inventeur du « neuro-polar », dont l'œuvre témoigne d'« une certaine expérimentation des gouffres de la mort, et de la folie », est un pur produit de la contre-culture des années 60

S'il fut révélé par la « Série noire », il affiche un franc mépris pour le néo-polar et sa naïveté idéologique dont les aventures antifascistes du Poulpe sont le plus triste avatar. Quitte à prendre le contre-pied de ses aînés en ressortant des pouilles de l'Histoire les écrivains qu'ils y jetèrent. Dans *Le Théâtre des opérations*, il lit, cite et commente Maistre, Barbey, Nietzsche, Bloy, Bernanos en toute liberté. A l'heure où certains *grantécritains* ont enfilé la robe noire du procureur Pinard pour faire taire les déviants, cette insouciance est rafraîchissante.

De son exil canadien, Dantec est étranger aux enrèvements de saison parisiens. Comme Dominique de Roux naguère, il regarde les intellectuels français comme « *une république d'en-vieux, de sodomisés mentaux* ». Cyberpunk cinglé davantage

que notable des lettres, il lit ce qu'il aime, dit ce qu'il pense, écrit ce qu'il veut. Sincère jusque dans sa mégalomanie, il est passionné par le mouvement d'un monde ébranlé en ses fondements. La sociobiologie néodarwinienne, les lignes de fracture géopolitiques, la théologie dogmatique, la physique quantique, la littérature de genre, tout l'intéresse pour esquisser le nouvel ordre techno-scientifico-philosophique dont il annonce l'avènement.

Navré par le ronronnement mortifère de la littérature française, Dantec provoque en bousculant les certitudes, en télescopant les références, en dynamisant les panthéons. On n'est pas obligé de le suivre sur ses chemins psychédéliques, ni de partager ses partis pris, ceux-là rappellent la cour de récréation, ceux-ci témoignent d'une conscience politique aux allures de bibliothèque effondrée. Tout comme son réalisme néolibéral et son anticommunisme primaire, ses invectives où l'on cherche en vain l'orgueilleuse charité qui rassasie les violences bloyennes, ont le don de déplaire. Dantec est un Rebatet sous acid, décidé à se faire haïr par la terre entière. De l'auteur des *Décombres*, il a le cœur sec, le ressentiment à l'égard de la France, l'arrogance de nouveau riche. *Le Théâtre des opérations* est, au sens propre, un livre *blessant*. Certains écrivains s'en désolent. Maurice G. Dantec, qui se dit en recherche d'« *une éthique de la lame* », saura s'en flatter.

Le Théâtre des opérations, Journal métaphysique et polémique, 1999
de Maurice G. Dantec
Gallimard, 125 F.

BERNARD CLAVEL

De scalp et d'épée

Verra-t-il la terre (qu'il s'était) promise ? Cette question résume tout le roman de grand vent – c'est le cas de le dire – de Bernard Clavel. Décidé à nous changer de nos ciels plutôt tranquilles, le romancier s'est projeté dans le temps et l'espace. Il nous a mis en selle sur les traces turbulentes d'un guerrier vieux de quelques milliers d'années, né au milieu de la Sibirie qui ne s'appelait pas encore ainsi, et résolu à conquérir un morceau de l'Occident inconnu.



Bernard Clavel : à l'Ouest, rien que du nouveau. (Photo J.-J. Ceccarini/Le Figaro.)

PAR ÉRIC OLLIVIER

Nous savons bien que nous sommes tous venus de là-bas, à petits pas, en quelques millénaires, qu'il nous a fallu longtemps pour devenir européens en nous confondant peu à peu avec les peuples indigènes d' alors.

C'est donc amusant de lire comment Clavel a imaginé notre marche vers l'ouest, par la médiation d'un héros que nous serions bien peu aptes à accompagner dans sa chevauchée douloureuse.

Assis à la terrasse tranquille d'un café au soleil, imaginons, ou plutôt laissons-nous porter par l'imagination d'un conteur inventif, coloré, populaire, visuel et un peu irénique (en dépit des mares de sang répandues par sa plume).

Jeune chef d'une tribu riveraine du lac Baïkal, Sadko entraîne derrière lui, à la suite d'un putsch, une partie de son peuple. Ils galopent vers l'ouest, à la recherche des terres où tombe le soleil du soir, et qui doivent border un lac encore plus immense (nous savons, évidemment, qu'il s'agit de notre océan). Beaucoup de temps s'écoule, beaucoup de pépins tombent sur les explorateurs qui finissent par rencontrer les Helvétès, lesquels s'apprennent à partir, eux aussi, à la conquête de la Gaule.

Le caractère de Sadko, bénéficiant de l'exotisme, du mystère et de notre ignorance relative aux Baikaliens, est flamboyant.

pour rompre la monotonie de la steppe. Un moment cependant, fourbu comme ses voyageurs téméraires, l'écrivain laisse s'endormir sa plume. Se ressaisissant, à la fin, pour bien clore son récit. Au fil des pages, on le sent impatient d'arriver

avec ses acteurs jusqu'au bord de son cher Rhône, qu'il a si bien chanté dans son épopée *Le Seigneur du fleuve*. Il est dans son élément ici, c'est le cas de le dire, et cela lui inspire les meilleurs moments du livre. Son évocation des Helvétès est quelque peu gâchée par les noms qu'il doit donner à ses protagonistes, noms sur lesquels apparaissent en surimpression ceux d'Astérix et de ses copains. Pendant longtemps, toute évocation du monde d' alors sera hypothéquée par ces images de

bandes dessinées. En compensation, le caractère de Sadko, bénéficiant de l'exotisme, du mystère et de notre ignorance relative aux Baikaliens, est flamboyant. Il aime deux êtres vivants, son épouse et son cheval. Celui-ci,

animal exceptionnel, rappelle le Bucéphale d'Alexandre le Grand. Seul son maître peut le monter, et une intelligence particulière les unit. Quant à l'épouse, elle a un nom bizarrement proche de Roxane, la femme du Macédonien. J'y vois un clin d'œil de l'auteur à notre science de la mythologie ou à notre érudition historique concernant l'Antiquité.

Et je ne puis que faire chorus avec toutes les tirades à la gloire du vin, durable symbole (envié) de nos sociétés occidentales.

Un roman de scalp et d'épée, c'est un intrus bienvenu au moment des vacances.

● A signaler également, du même auteur, la parution en édition de poche de *L'Espagnol* (Pocket).

Le Cavalier du Baïkal
de Bernard Clavel
Albin Michel, 125 F.

Et aussi par Jean-Claude Lamy

Le Secret de la Savoyarde
de Catherine Guigon
Seuil, 120 F.

Il ne manque pas un bouton de guêtre. Le décor est d'une authenticité parfaite. Les personnages historiques s'animent comme s'ils revenaient à la vie. Dans son nouveau roman *Le Secret de la Savoyarde* la suite attendue des *Mystères du Sacré-Cœur*, Catherine Guigon se montre à la hauteur des feuilletonistes de jadis qui se jetaient dans l'action avec un plaisir évident. Les récits à épisodes d'un Eugène Sue ou d'un Paul Féval faisaient le bonheur de lecteurs emportés par la verve et l'imagination d'écrivains qui aimaient les coups de théâtre. C'est d'ailleurs avec la première représentation de *L'Aiglon*, la pièce d'Edmond Rostand jouée par Sarah Bernhardt et Lucien Guitry, que cette digne héritière des maîtres de la littérature populaire commence son histoire où nous retrouvons le couple



Catherine Guigon. (Photo John Foley.)

formé par Théo et Julie Archibault. A l'aube du XX^e siècle l'ancien bistrotier montmartrois, devenu journaliste et maintenant marié avec l'amour de sa vie qui lui a donné deux enfants, va être confronté à d'autres difficultés, d'autant que Mata Hari est sur son passage et que la Grande Guerre le place aux portes de l'Enfer. Son fils André, devenu un as de l'aviation, connaîtra la même fin que Guynemer. Comme lui il osait « faire face ». Sa fille Marthe n'hésitera pas non plus à affronter les dangers dont la dame en gris, l'espionne Ida Novoskaya. Evidemment, il faut s'attendre à voir ressusciter les morts, en particulier Edouard de Gravigny, l'horrible beau-père de Julie, qui n'a jamais cessé de tirer les ficelles. A suivre ?

La Maison aux nuages
de Nine Moati
Editions du Rocher, 110 F.

Nine Moati habilite ses romans de souvenirs exotiques et de mémoires en tissant des intrigues liées à des destins de femmes. L'auteur des *Belles de Tunis* reste fidèle à son inspiration avec ce onzième récit plein de couleur et d'émotions : *La Maison aux mirages*. Son héroïne Lucie Enriquez est confrontée aux contradictions de la vie en Inde et à ses propres problèmes au cours d'un voyage d'affaires à Bombay. Surprise d'apprendre qu'une importante communauté juive vivait autrefois à



Nine Moati. (Photo Louis Monier.)

Cochin dans le sud du pays, au Karala, elle fait la connaissance de Rachel, la tante d'une jeune femme médecin Soshanna Sassoon. « La Maison aux mirages », au bord de la lagune, occupée jadis par Rachel ses trois sœurs Esther, Rebecca et Myriam et leur mère Judith, l'attire étrangement. Dans cette belle demeure à l'abandon où les événements du passé hantent les lieux, Lucie se souvient de ses grands-parents Juifs italiens immigrés en Tunisie. C'est un chassé-croisé de sentiments partagés comme si les deux familles, l'indienne et la tunisienne, avaient en commun des rires et des larmes, des moments de bonheur et des drames. Dans ce roman de passions et de mystères, Nine Moati poursuit inlassablement sa quête identitaire, entre les feux des Mille et une Nuits et la tragédie de la Shoah.

L'Adieu à Bugatti
de Patrice de Méritens
Albin Michel, 98 F.

Sélectionné par l'académie Goncourt, ce beau roman est un

hommage au sculpteur Rembrandt Bugatti, qui se suicida dans son atelier de Montparnasse le 8 janvier 1916, à l'âge de trente et un ans. Pour l'évoquer, au fil de sa brève existence, Patrice de Méritens a choisi la forme épistolaire. Rembrandt s'adresse à son frère aîné Ettore qui s'est illustré dans cette famille d'artistes milanais en construisant les fameuses voitures. « *Je n'en peux plus. Je me donne quelques jours pour t'écrire ce que je n'ai jamais su te dire, pour me libérer enfin de ma propre histoire. Quand tu trouveras cette lettre, je serai mort (...).* » Pour cet homme aux abois dont l'œuvre n'a pas encore trouvé sa place, le temps s'envole alors que se noue la tragédie. C'est une superbe et dramatique évocation où les rêves de gloire rejoignent le firmament tandis que se clôt une époque. Dévoré par son art, Rembrandt Bugatti voudrait aussi exister aux yeux de ce frère qui a épousé la femme qu'il aime. Il fallait qu'il disparaisse. C'était mieux pour tout le monde.



Patrice de Méritens. (Photo E. Robert/Opale.)